

## PROMENADE AU PAYS DE LA NEGATION

Jean MOLINO

Que signifie ce titre champêtre? C'est la conséquence d'une interrogation. On a beaucoup parlé, on parle encore partout de la négation, en logique, en psychologie, en linguistique, en philosophie et l'on a vu apparaître toutes sortes de problèmes qui ont nourri les discussions dans tel ou tel domaine: on s'est par exemple beaucoup intéressé aux rapports de la négation et des quantificateurs dans le cadre de la grammaire générative. A plusieurs reprises, lorsque je suivais une discussion en linguistique, en logique ou en philosophie, je me suis demandé comment établir un lien entre les divers aspects de la négation, les formes différentes sous lesquelles elle se présente dans des régions distinctes du savoir. Je me suis donc promené dans le pays de la négation, dans les divers territoires où elle est présente et, si j'emploie cette métaphore géographique, c'est pour souligner l'importance des activités du promeneur cartographe. Non qu'il prétende découvrir des terres nouvelles, mais les objets dont s'occupent le linguiste, le psychologue, le logicien ou le philosophe sont si complexes et sont du ressort de disciplines si nombreuses qu'il doit être permis à l'amateur, pour son propre compte, de faire un petit bilan. Je ne vais donc que reprendre ici des choses bien connues, j'ai seulement voulu les revoir par moi-même pour avoir une idée plus large et, je l'espère, moins inexacte, de la négation conçue sous sa forme la plus générale. Je me placerai dans une perspective génétique en suivant les trois grandes étapes qui correspondent aux trois configurations principales sous lesquelles se présente la négation: en premier lieu les conduites négatives accompagnées ou non de langage, en second lieu la négation dans le langage, et enfin la négation en logique.

Comment naît et se développe la négation? La question semble seulement se poser pour le psychologue de l'enfant et le psychanalyste, elle a pourtant un intérêt beaucoup plus général. Il ne s'agit pas en effet de ramener les formes linguistiques ou logiques de la négation aux premières conduites négatives, par

application approximative de l'adage «*post hoc, propter hoc*», mais de mettre en évidence, dès les débuts du développement de l'enfant, la complexité et l'hétérogénéité de la négation: celle-ci n'est pas un phénomène simple, réductible à telle ou telle forme de base—psychologique, linguistique ou logique—, mais un champ de configurations multiples et diverses. Il apparaît aussi clairement que, si quelques spécialistes issus de domaines distincts se sont intéressés à la genèse du non, il n'existe pas d'étude synthétique qui se donne pour but de décrire cette genèse en tenant compte de toutes les sources d'information et de toutes les conduites de l'enfant. Il est donc nécessaire de s'adresser aux études rarement convergentes des psychologues [travaux de PIAGET et de son école; BATES 1976 et 1979], des psychologues «éthologues» [MONTAGNER 1978], des psychanalystes [SPITZ 1962 et 1968] et des psycho-linguistiques [BLOOM 1970; KLIMA et BELLUGI 1966].

Plutôt que de négation, il vaut mieux parler, pour l'enfant, de conduites négatives. Les interprétations de Spitz [1962 et 1968] sont bien évidemment discutables, car il dépasse de beaucoup les données d'observation en faisant appel au système de Freud considéré comme définitivement valable, mais il a clairement mis en lumière les premières formes de conduite négative. Pour lui, le geste du «Non» se construit au point de rencontre de deux développements: d'un côté la présence d'un schème moteur, qui se présente d'abord comme conduite de «fouissement» du nouveau-né qui cherche le sein maternel et se transforme ensuite en comportement d'évitement du nouveau-né qui refuse le sein; de l'autre côté, un contenu idéationnel, qui s'enracine dans la situation d'allaitement (refus du sein) et conduit peu à peu à la négation symbolique à valeur propositionnelle. C'est aux environs du quinzième mois que les deux mouvements se complèteraient pour aboutir à la négation linguistique. Ce que l'on peut retenir de ces analyses, ce sont les observations suivantes: les conduites négatives se présentent successivement comme comportements non ritualisés à partir de gestes d'origine instinctive puis comme comportements ritualisés à valeur communicative [*cf.* aussi pour le passage du non-ritualisé au ritualisé, BATES 1979: 93]; elles font intervenir les relations avec autrui autant ou plus que les relations avec les objets; elles sont précoces et témoignent donc du fait que, si pour les

psychologues cognitivistes les opérations négatives sont bien postérieures aux opérations positives, il n'en est sans doute pas de même dans le domaine des relations humaines. Les conduites négatives précèdent et annoncent la négation linguistique, mais les travaux de Montagner [1974, 1978] ont révélé l'importance des systèmes d'interaction non verbale chez les enfants de dix-huit mois à quatre ans, équivalents des actes ritualisés de l'animal: à côté des comportements d'acceptation mutuelle existent des comportements d'évitement ou de refus qui prolongent et enrichissent les conduites négatives antérieures. On sait par ailleurs l'importance, dans le développement de la personnalité, de la crise de trois ans qui se manifeste par une phase d'opposition entre l'enfant et son entourage: c'est le triomphe du «Non», où se marque le besoin de l'enfant d'affirmer son individualité en résistant à autrui.

Cette importance du négatif—et des valeurs qui lui sont attachées—s'oppose aux conceptions d'un Piaget et de son école, pour lesquels «les conduites initiales des sujets sont centrées sur les affirmations et les facteurs positifs bien avant de les équilibrer avec les négations complémentaires ou les facteurs négatifs. Or ce primat du positif va de soi dans de multiples domaines. Dans celui de la perception, le sujet s'attache aux données et non pas à leur négation: on «voit» qu'une fleur est rose et non pas qu'elle «n'est pas» jaune, sauf si l'on s'y attendait au contraire pour des raisons étrangères à la perception actuelle [...]. De façon générale, l'action (sauf en cas de perturbations) vise un résultat positif. Cela étant, la source des contradictions est naturellement à chercher dans ce manque d'équilibre entre les affirmations et les négations ou, de façon générale, entre le positif et le négatif: d'où la nécessité des opérations réversibles pour échapper à ces déséquilibres» [INHELDER 1987: 656]. La confrontation des deux perspectives nous semble riche d'enseignements, car elle met en évidence l'irréductible hétérogénéité de la négation: il y a d'un côté l'aspect opératoire des inversions et complémentations et, de l'autre côté, l'aspect pragmatique du refus. Sans doute même l'opposition est-elle trop simple et les formes de la négation beaucoup plus différenciées. Reprenons en particulier l'affirmation reproduite ci-dessus selon laquelle la perception serait positive par nature. Comme l'a très profondément fait remarquer H.H. Price [1969],

posséder un concept, c'est être capable d'appliquer la proposition «Il existe quelque chose qui a les propriétés du concept X». Mais, si la proposition existentielle  $\exists x \varphi x$  est la première, c'est que l'on peut séparer ce qui satisfait le concept et ce qui ne le satisfait pas: l'un va nécessairement avec l'autre, même si l'aspect négatif n'apparaît pas explicitement. Il est permis de penser qu'il en va de même dans la perception: l'identification d'un type d'objet implique la négation virtuelle de toutes les autres identifications, comme en témoignent les cas d'ambiguïté et d'hésitation entre plusieurs identifications possibles. Il est intéressant de noter que, dans la logique du dialogue de Lorenzen, la copule négative  $e'$  est, d'un point de vue pragmatique, mise sur le même plan que la copule positive  $e$ .

Cette diversité des valeurs et des origines de la négation apparaît aussi lorsque l'on s'intéresse aux premières formes de négation linguistique. Au lieu d'une seule forme de négation, Bloom [1970] a mis en évidence trois fonctionnements distincts: 1. *le rejet*, par lequel l'enfant refuse un objet présent ou proche («no dirty soap»); 2. *la non-existence*, lorsque le référent est absent ou a été récemment présent («no more, all gone ...»); 3. *la dénégation*, par laquelle l'enfant dément une assertion réelle ou hypothétique. Le troisième type de négation montre la transposition au domaine du langage des conduites de refus d'objet ou de personne: une assertion est une nouvelle espèce d'objet, que je puis refuser comme les autres. Par ailleurs le deuxième type met en évidence l'importance d'une expérience spécifique, l'expérience du changement ou, si l'on veut, des espérances déçues: un objet était là, présent devant moi, et voici qu'il disparaît de ma vue. C'est sans doute cette expérience de la disparition d'un objet qui sert de prototype pour les propositions qui expriment soit la non-existence («Il n'y a pas ou plus X») soit le changement («X n'est pas ou plus»).

Nous en venons maintenant aux différentes étapes qui marquent l'acquisition progressive par l'enfant des structures négatives du langage adulte. Les travaux de Klima et Bellugi [1966], portant sur l'anglais et confirmés par les recherches portant sur l'italien [VOLTERRA 1972; ANTINUCCI & VOLTERRA 1975] et sur l'allemand [GRIMM 1973], permettent de distinguer trois phases dans l'acquisition de la négation. Durant la phase I, l'enfant combine un élément négatif («no» ou «not» pour l'anglais) avec

une proposition et place cet élément en tête de la proposition («No sit there»; «No the sun shining»). Durant la phase II, l'enfant commence à intégrer la négation à l'intérieur de la proposition et utilise des négations complexes comme «can't» ou «don't» («He no bite you», «I can't catch you»). Enfin, avec la phase III, l'enfant atteint l'essentiel du système négatif de la langue sans en maîtriser encore les détails les plus subtils. L'évolution montre clairement que la négation linguistique est un opérateur unaire qui vient s'appliquer sur et dans le langage et ne s'intègre à lui que progressivement en pénétrant peu à peu dans la phrase. Nous aboutissons ainsi au deuxième niveau d'organisation des structures négatives, le niveau linguistique.

Il est difficile de présenter une description globale de la négation dans la langue et cela pour des raisons qui tiennent aux principes et aux méthodes de la linguistique. Cette discipline découpe en effet son domaine en un certain nombre de régions qui sont chacune étudiées dans un cadre spécifique: on n'a pas, par exemple, l'habitude de faire aller ensemble l'analyse des phrases négatives et l'analyse morphologique des mots formés avec un affixe de valeur négative («impossible» ou «incroyable»). Nous voudrions donc suggérer ici une enquête plus ample, où l'on tienne compte de tous les éléments négatifs présents dans la langue. Et l'on ne peut tenter l'entreprise que si l'on se place dans une double perspective, en même temps onomasiologique et sémasiologique, sans tenir compte par ailleurs des frontières classiques en linguistique entre phonologie, morphologie, syntaxe, sémantique et pragmatique. Il y a d'un côté des significations négatives, qui se construisent et s'expriment selon de multiples procédés, et de l'autre côté des marques de la négation, dont la valeur est complexe: nous rencontrons ici ce qui nous semble le principe fondamental de toute enquête linguistique, le non-isomorphisme du signifiant et du signifié, l'absence de correspondance bi-univoque entre marques et significations. L'analyse ne saurait progresser qu'en allant sans cesse des significations aux formes et des formes aux valeurs.

A un premier niveau d'analyse, il apparaît que la négation peut occuper trois places dans l'unité linguistique de base qu'est la phrase: les termes négatifs se trouvent soit en tête de phrase et séparés d'elle par une pause («Non, je ne veux pas...»), soit

associés plus ou moins directement au prédicat («Je ne le vois pas»), soit enfin intégrés dans le mot («impossible»). La présence de l'adverbe négatif en tête de phrase est en continuité directe avec les premières conduites linguistiques de l'enfant, lorsque le terme négatif n'est pas encore intégré à la séquence linguistique. Par ailleurs, l'adverbe négatif peut être employé seul, dans les réponses, et il joue alors le rôle de ce que Tesnière appelait mots-phrases ou phrasillons: «Veux-tu venir? —Non». Ces termes, isolés ou séparés d'autres séquences linguistiques, sont le plus souvent accompagnés de tout un ensemble de signes paralinguistiques, mimiques ou gestes de refus plus ou moins ritualisés; ici encore se marque la continuité entre les conduites de l'enfant et le langage de l'adulte. Ces données diverses mais convergentes mettent bien en évidence une caractéristique essentielle des significations négatives: celles-ci s'enracinent dans des conduites qui correspondent à un acte de négation.

En second lieu, les termes négatifs peuvent se trouver intégrés dans l'organisation syntaxique de la phrase. Cette intégration s'opère selon deux modalités principales: soit le terme négatif est associé au verbe (copule ou verbe), soit le terme négatif est lié à un des arguments (sujet ou complément) de la fonction verbale. Précisons au passage que nous utilisons un vocabulaire grammatical très éclectique, auquel nous attachons avant tout une valeur descriptive: nous croyons en effet qu'une description de surface des phénomènes linguistiques est possible avec un minimum d'engagement théorique et que les diverses écoles linguistiques surestiment souvent les différences de leurs points de départ et de leurs observations de base. Si l'on envisage la négation dans une langue donnée, le premier travail est de faire l'inventaire des marques et des constructions par lesquelles s'exprime la négation syntaxique; c'est par exemple ce que nous trouvons, pour le français, dans l'ouvrage de D. Gaatone, *Etude descriptive du système de la négation en français contemporain* [1971]. D'un point de vue comparatif, c'est encore la monographie de Jespersen [1917] qui fournit les renseignements les plus riches. Ce qui apparaît clairement à la lecture d'une description précise et fine, c'est la complexité des systèmes de négation syntaxique dans les différentes langues, complexité qui est souvent cachée dans les grammaires

«structurales» qui se contentent de signaler les marques et les fonctionnements typiques.

Cependant, dans toutes les langues, la négation syntaxique pose un certain nombre de problèmes fondamentaux et c'est cet aspect qui nous intéresse ici. Le premier problème, qui constitue le point de départ de la réflexion dès que l'on dépasse le simple relevé des formes et de leur emploi, est celui de l'interprétation de la négation. La seule démarche concevable consiste à se fonder sur le principe que l'on a appelé le principe de Frege ou, si l'on veut, de la nature compositionnelle de la signification: le sens de la proposition est fonction de la combinaison des significations des éléments dont elle est composée. A ce premier principe s'ajoutent le plus souvent les deux principes suivants: 1. les marques linguistiques sont univoques, par suite de l'isomorphisme entre signifiant et signifié et par application d'un souci d'économie; 2. la signification fondamentale d'un connecteur de la langue naturelle est identique à celle du connecteur logique qui lui correspond. C'est à partir de ces principes que l'on peut comprendre les programmes d'analyse sémantique de la négation syntaxique: on prend comme forme irréductible de la négation la négation de la logique propositionnelle, que l'on peut paraphraser, selon la coutume anglo-saxonne, par «ce n'est pas le cas que...» et l'on tente de calculer la valeur des diverses négations syntaxiques à partir de cette valeur de base grâce à un ensemble de règles. L'évolution de la grammaire générative est ici éclairante: elle a été progressivement amenée à tenir compte de la structure de surface pour rendre compte de la négation afin d'intégrer les interactions sémantiques qui ont par exemple lieu entre négation et quantificateurs. D'une façon générale, on peut dire que les discussions les plus fécondes concernant la négation sont nées des obstacles rencontrés par l'application du programme compositionnel que nous venons de présenter.

Le premier obstacle correspond à ce qui est sans doute l'énigme philosophique la plus célèbre de notre siècle, l'analyse des phrases du type «L'actuel roi de France (n')est (pas) chauve». En corrigeant la langue naturelle par une traduction logique que l'on peut paraphraser «Il y a un roi de France et il n'y a personne d'autre qui soit roi de France et ce roi (n')est (pas) chauve», Russell fait d'une pierre deux coups. Il pense

résoudre le problème posé par la signification et la valeur de vérité des propositions dont le sujet n'a pas de référent (il n'y a pas actuellement de roi de France): la proposition «L'actuel roi de France est chauve» a un sens et elle est fautive puisqu'elle affirme l'existence actuellement d'un roi de France. Par ailleurs la théorie russellienne des descriptions permet de mettre en évidence les ambiguïtés de portée de la négation («scope-ambiguities»). La phrase «L'actuel roi de France n'est pas chauve» peut, dans cette perspective, s'interpréter de deux façons:

$$(1) \exists x (Rx \wedge \forall y [Ry \rightarrow y = x] \wedge \sim Cx)$$

$$(2) \sim \exists x (Rx \wedge \forall y [Ry \rightarrow y = x] \wedge Cx)$$

Dans le premier cas, on parle de négation interne: ce qui est nié, c'est que le roi de France soit chauve et, pour Russell, cette proposition est fautive s'il n'y a pas actuellement de roi en France. Dans le second cas, qui correspond à la négation externe, on nie l'ensemble de la proposition et donc l'existence d'un roi en France; pour Russell, cette proposition est vraie. On sait comment, par contrecoup, l'analyse de Russell a conduit Strawson à mettre en évidence l'existence de présuppositions attachées à toutes les propositions: lorsque je dis que l'actuel roi de France est chauve, je n'affirme pas—et ma phrase n'implique pas—mais je présuppose qu'il existe un roi en France. Cette présupposition d'existence est préservée par la négation et l'on sait que la négation sert précisément de test pour dégager les présuppositions d'un énoncé. Pour Strawson, s'il n'existe pas de roi de France, la proposition en question est dénuée de valeur de vérité; mais cette analyse a conduit des logiciens à retrouver la distinction entre négation interne et négation externe: la négation interne donne une proposition négative dénuée de valeur de vérité, comme la proposition affirmative correspondante, alors que la négation externe donne une proposition vraie, car elle nie précisément et fait disparaître les présuppositions. On voit que l'analyse de Russell et les analyses d'inspiration strawsonienne ont en commun la reconnaissance de l'ambiguïté de la négation naturelle, qui peut s'interpréter soit comme négation interne, soit comme négation externe. La difficulté majeure de ces diverses conceptions est qu'elle n'est pas en accord avec l'intuition du locuteur pour les langues naturelles: la négation

externe ne correspond pas à une interprétation naturelle de la phrase «L'actuel roi de France n'est pas chauve» et on a d'ailleurs souligné qu'aucune langue ne semble distinguer morphologiquement deux négations qui correspondraient l'une à la négation interne et l'autre à la négation externe.

Faut-il alors conclure qu'il existe une seule négation et que cette négation est identique ou réductible à la négation logique? Il ne faut sans doute pas envisager la question de cette façon: la négation logique sous sa forme normale a l'intérêt de servir, par sa précision, de point de référence par rapport auquel on peut évaluer les différentes valeurs de la négation en langue naturelle. Mais, avant de se préoccuper de proposer un modèle de la négation naturelle à partir de la négation logique, il importe de souligner les constats sur lesquels, malgré la diversité des solutions, les linguistes et logiciens sont aujourd'hui à peu près d'accord. En premier lieu, il existe dans la langue naturelle une dissymétrie fondamentale entre phrases affirmatives et phrases négatives, dissymétrie que reconnaissent aussi bien les réductionnistes unitaires—ceux pour lesquels la négation naturelle est réductible à la négation logique—que les «binaristes» convaincus—ceux pour qui il faut distinguer deux fonctionnements et deux négations, comme par exemple Ducrot:

«Bien que la négation dans la langue naturelle soit sémantiquement identique au  $\sim$  du calcul propositionnel, elle a en outre une propriété pragmatique qui donne aux phrases négatives un statut distinct de celui de leurs contreparties affirmatives. Cela rend la langue naturelle différente de langages comme le calcul propositionnel, où les propositions négatives et affirmatives ont exactement le même statut» [GAZDAR 1979: 67].

Les phrases négatives, construites par l'addition d'un ou plusieurs morphèmes à leur contrepartie affirmative, renvoient, directement ou indirectement, à la phrase affirmative dont on peut les considérer comme dérivées; cette constatation tend à justifier la conception selon laquelle toute négation en langue naturelle est, pour employer le mot proposé par Ducrot, «polémique», c'est-à-dire ne prend sa véritable signification

que par rapport à la phrase affirmative correspondante. C'est ainsi que Ducrot écrit [1980: 49-50]:

«Je proposerais de décrire tout énoncé de la forme non-p comme accomplissement de deux actes illocutionnaires: l'un est l'affirmation de p par un énonciateur  $E_1$  s'adressant à son destinataire  $D_1$ , l'autre est le rejet de cette affirmation, rejet attribué à un énonciateur  $E_2$  s'adressant à  $D_2$ ».

En fait, la réduction pragmatique nous semble aussi contestable que la réduction logique, car toutes deux tentent, par des voies opposées, de triompher de la diversité irréductible des fonctionnements de la négation dans la langue naturelle. Cette diversité est bien reconnue dans les analyses qui tendent à distinguer dans la langue deux sortes de négation: négation de phrase et négation de constituant [cf. KLIMA 1964], négation descriptive et négation polémique [DUCROT 1973], négation descriptive et négation métalinguistique [HORN 1985]. Les frontières entre les deux domaines ne sont pas faciles à établir, mais c'est qu'il est dans la nature des objets linguistiques d'être flous; par ailleurs, ces distinctions se fondent trop souvent sur les propriétés de la négation propositionnelle, au lieu de prendre en compte les données mêmes de l'analyse linguistique. Nous nous bornerons à signaler les voies de recherche qui nous semblent les plus intéressantes dans cette perspective. En premier lieu, la négation a, dans l'usage normal du langage, un «foyer» (focus), c'est-à-dire un terme sur lequel elle porte et qui correspond à une hiérarchie particulière de construction de la proposition. Dans les phrases:

- (1) Je ne mange pas
- (2) Je ne mange pas de pommes

la négation porte d'abord sur le verbe puis sur le complément d'objet direct. Il vaudrait donc la peine de décrire avec précision cette hiérarchie de construction, en tenant compte des ambiguïtés et du flou, qui sont cependant moins importants qu'on ne le croit généralement—étant donné en particulier la présence d'indicateurs paralinguistiques (intonation). En second lieu, il

convient de lier une phrase à son contexte: réparties successives d'un dialogue, mais aussi schèmes dans lesquels le foyer de la négation est donné par l'ensemble de l'énoncé. Il convient de souligner à cet égard l'intérêt des analyses de Christina Heldner [1981] qui étudie avec une grande précision non des propositions négatives isolées mais des séquences du type: Neg XAY, XBY; XBY, Neg XAY; Neg XAY, mais B; non pas A, mais B; compléments adverbiaux dans le champ de Neg. D'une façon générale, on peut faire l'hypothèse qu'il y a négation polémique lorsque, d'une manière ou d'une autre, un élément positif est opposé à l'élément nié. Par ailleurs, il existe bien une négation métalinguistique au sens de Horn, lorsque, précisément dans un schème comparable à ceux que nous venons de mentionner, le locuteur met en question et refuse un élément morphologique de la phrase affirmative correspondante [HORN 1985: 133]:

Non, je n'ai pas «*coo-pay luh vee - and*» —j'ai coupé la viande.

Nous aboutissons ainsi à une géographie plus exacte des usages de la négation dans la langue naturelle, et qui ne nous oblige en rien à choisir un modèle donné d'analyse: modèle «unaire» de la négation réductible soit à la négation logique soit à la négation pragmatique ou modèles binaires qui opposent négation descriptive et négation polémique. C'est que, si nous voulons passer des usages linguistiques à la signification et à la valeur de la négation, il faut faire intervenir de nouvelles données: la négation porte sur des termes, sur un foyer et le sens de la phrase négative par rapport à la phrase affirmative correspondante dépend de la signification des termes et de ce qu'on pourrait appeler leur sensibilité à la négation. L'étude de la négation syntaxique conduit ici à celle de la négation lexicale, qui se présente sous deux formes complémentaires: d'un côté l'étude des couples morphologiques positif/négatif et de l'autre côté l'étude des relations sémantiques existant entre les termes appartenant à un même domaine de l'existant. Pour le premier champ d'analyse, il convient de souligner que nous manquons encore largement d'études précises et de données comparatives [cf. cependant ZIMMER 1964]. L'autre champ d'analyse est plus important et plus difficile encore, car il fait intervenir

l'ontologie, c'est-à-dire non les propriétés du langage mais les propriétés du monde tel que nous le concevons. Les mots du langage appartiennent à des domaines dont l'organisation est différente, ce qui implique un fonctionnement différent eu égard à la négation. A la négation logico-linguistique est ainsi liée l'opposition entre les différents termes d'un domaine. Rappelons ici une classification d'origine aristotélicienne: oppositions relatives (parent-enfant), oppositions contraires (petit-grand), dont les oppositions polaires admettant un ou des termes intermédiaires (chaud-froid), les oppositions à termes multiples (couleurs) dont les oppositions impliquant un ordre (unités de longueur) peuvent être considérées comme des cas particuliers; oppositions privatives à deux termes exclusifs (vie-mort, vue-cécité); oppositions contradictoires (assis-non assis). Mais il faut souligner que cette classification des oppositions ne suffit pas à rendre compte de la signification des phrases négatives: tout mot a un profil sémantique qui lui donne un rapport spécifique à la négation. Dans le cas des verbes par exemple, il est clair que l'application de la négation à des verbes d'action, d'état, d'«accomplishment» et d'«achievement» [cf. VENDLER 1957] conduit à des relations sémantiques et présuppositionnelles différentes entre positif et négatif: il court - il ne court pas; il aime - il n'aime pas; il dessine un cercle - il ne dessine pas un cercle; il gagne la course - il ne gagne pas la course.

La complexité des facteurs qui interviennent dans le fonctionnement de la négation en langue naturelle nous amène à penser que l'essentiel est dans la description fine des phénomènes et non dans l'imposition aux phénomènes d'un modèle plus ou moins *a priori*, que celui-ci soit «unaire» ou binaire, d'inspiration logique ou pragmatique. Par ailleurs et sur un autre plan, les distinctions entre négation descriptive et négation polémique comme entre négation syntaxique et négation lexicale conduisent à une question d'ordre à la fois philosophique et linguistique: existe-t-il des faits négatifs? S'il y a une négation descriptive et des prédicats négatifs, cela ne signifie-t-il pas qu'il existe des réalités négatives? Nous ferions volontiers l'hypothèse que la clef du problème se trouve dans la rencontre entre deux organisations, d'un côté la négation linguistique d'origine pragmatique et de l'autre les systèmes d'oppositions de concepts: la négation, syntaxique ou lexicale,

devient un moyen de décrire aussi bien que de disputer. C'est, croyons-nous, la leçon qui se dégage de la logique aristotélienne, ce qui nous conduit ainsi du langage à la logique.

Toute analyse de la négation prend naturellement comme référence la négation logique, dont la précision et la signification sans ambiguïté permettent de mieux faire apparaître les caractéristiques de la négation en langue naturelle. Mais, si elle sert de référence, la négation logique ne doit pas être considérée comme une chose simple, claire et immédiate; elle n'est pas donnée, elle n'est pas présente dans le langage comme si le travail du philosophe et du logicien avait seulement été de la découvrir: elle est construite, elle est le résultat d'un processus constructif long et complexe dans lequel se manifestent les difficultés que l'on a éprouvées pour la constituer. Si Aristote a clairement dégagé l'opposition des propositions affirmatives et négatives en posant qu'une seule négation s'oppose à une affirmation [cf. *De l'Interprétation*, 17 a 30], s'il a tenté de ramener à l'unité les diverses positions possibles de la négation en l'attachant de manière privilégiée au verbe (tout en remarquant la place différente qu'occupe la négation dans les propositions modales), s'il a distingué plusieurs sortes d'opposition dont l'opposition contradictoire n'est qu'une forme particulière, s'il a tenté de ramener formellement les oppositions de contrariété et de privation-possession à l'opposition logico-linguistique des propositions contradictoires, il n'a pas réussi à séparer totalement l'aspect ontologique de l'aspect logique de la négation.

Aristote n'a pas eu l'idée de la négation du calcul propositionnel, calcul dont les Stoïciens présenteront une esquisse déjà riche, parce que la négation n'est pas vidée de tout contenu concret: sa conception des propositions affirmatives et négatives, de l'opposition des propositions comme du syllogisme repose sur la qualité des propositions (positives et négatives) mais aussi sur la quantité du sujet (propositions universelles et particulières). La négation ne donne proprement naissance à un calcul que grâce à son association avec les quantificateurs. D'un point de vue moderne, on dira que nous sommes dans le domaine de la quantification uniforme, c'est-à-dire, sous une forme très particulière, dans le champ de l'actuel calcul des prédicats. Et le calcul des prédicats lui-même participe d'une métaphysique

qu'il vaut la peine d'expliciter. Il suppose non seulement une ontologie—au sens de Quine—constituée par l'ensemble des valeurs d'une variable mais encore et surtout une métaphysique des prédicats, c'est-à-dire des propriétés: il existe un univers où les prédicats sont rigoureusement définis et où l'on peut toujours décider si une propriété P appartient ou non à un objet. Et il y a sans doute une certaine ironie de l'histoire à constater que nous sommes ainsi passés d'une ontologie de la substance à une ontologie des propriétés.

C'est dans le calcul propositionnel que la négation semble se présenter sous sa forme la plus pure et la plus fondamentale, cette «négation radicale» dont parle G.G. Granger dans ce volume. Nous voudrions—très prudemment à cause de notre incompétence—soutenir que cette négation n'est ni tout à fait pure ni tout à fait simple. D'abord parce qu'elle est une construction qui n'a de sens qu'à l'intérieur du système dont elle fait partie: la négation propositionnelle n'est pas isolable des autres connecteurs. Par ailleurs, comme l'indiquent les calculs propositionnels restreints à leur partie positive (calcul implicationnel positif et calcul positif de Hilbert), la négation permet de simplifier et de compléter les calculs propositionnels partiels; d'un point de vue intuitif, l'algèbre des propositions suggère que la négation—qui devient ici le complémentaire—joue avant tout le rôle d'opération de complémentation à l'intérieur d'un domaine déterminé. Enfin l'existence des logiques intuitionnistes montre que l'on peut construire des logiques avec des négations plus ou moins fortes. Ce sont donc à la fois les propriétés formelles et le contenu sémantique de la négation propositionnelle qui expliquent son privilège de «négation radicale» mais permettent en même temps de comprendre pourquoi, après le temps de la purification de la logique, est venu le temps de la diversification et de l'explosion *des* logiques: un contenu, aussi restreint soit-il, donne nécessairement naissance à une analyse et à de nouvelles constructions; il en est ainsi pour toutes les logiques et négations non classiques, qui peuvent un jour servir à modéliser de façon plus adéquate la négation de la langue naturelle. Mais il ne faudrait sans doute pas oublier l'autre domaine dont est née la négation logique, celui des oppositions de concepts—et d'êtres—à l'intérieur des différents champs de l'existant: ils

invitent à la construction non d'une logique dialectique, mais d'une nouvelle classification des oppositions.

*Université d'Aix-Marseille I*

### Références

- ANTINUCCI F. & VOLTERRA V. [1975]: Lo sviluppo della negazione nel linguaggio infantile: Un studio pragmatico. *Lingua e Stile*, 10, 231-260.
- BATES E. [1976]: *Language and Context: the Acquisition of Pragmatics*. New York, Academic Press.
- BATES E. [1979]: *The Emergence of Symbols*. New York, Academic Press.
- BLOOM L.M. [1970]: *Language Development: Form and Function in Emerging Grammars*. Cambridge, M.I.T. Press.
- DUCROT O. [1973]: *La preuve et le dire*. Paris, Mame.
- DUCROT O. [1980]: *Les mots du discours*. Paris, Les Editions de Minuit.
- GAATONE D. [1971]: *Etude descriptive du système de la négation en français contemporain*. Genève, Droz.
- GAZDAR G. [1979]: *Pragmatics*. New York, Academic Press.
- GRIMM H. [1973]: *Strukturanalytische Untersuchung der Kindersprache*. Berne, Huber Verlag.
- HELDNER Ch. [1981]: *La portée de la négation*. Stockholm, Norstedts tryckeri.
- HORN L. R. [1985]: Metalinguistic Negation and Pragmatic Ambiguity. *Language*, 61, 121-174.
- INHELDER B. [1987]: Des structures aux processus. In *Psychologie*. Paris, Gallimard, Encyclopédie de la Pléiade, 654-679.
- JESPERSEN O. [1917]: *Negation in English and Other Languages*. Copenhagen.
- KLIMA E. [1964]: Negation in English. In J.A. FODOR & J.J. KATZ, *The Structure of Language*. Englewood Cliffs, Prentice-Hall.

- KLIMA E.S. & BELLUGI U. [1966]: Syntactic regularities in the speech of children. In J. LYONS & R.J. WALES (eds), *Psycholinguistic Papers*. Edinburgh U.P., 183-208.
- MONTAGNER H. et col. [1974]: Approche éthophysiological des communications non verbales chez l'enfant. *Bulletin d'Audiophonologie*, numéro spécial, 211-242.
- MONTAGNER H. [1978]: *L'enfant et la communication*. Paris, Pernoud-Stock.
- PRICE H.H. [1969]: *Thinking and Experience*. Londres, Hutchinson.
- SPITZ R.A. [1962]: *Le non et le oui*. Paris, P.U.F.
- SPITZ R.A. [1968]: *De la naissance à la parole*. Paris, P.U.F.
- VENDLER Z. [1957]: Verbs and times. *Philosophical Review*, 66, 143-160.
- VOLTERRA V. [1972]: Il «no»: Prime fasi dello sviluppo della negazione nel linguaggio infantile. *Archivio de Psicologia, Neurologia e Psichiatria*, 33, 16-53.
- ZIMMER K.E. [1964]: *Affixal Negation in English and Other Languages: an Investigation of Restricted Productivity*. Supplement to Word 20, Monograph 5.